

Roustan serra à deux mains la main de son ami ; puis, n'y tenant plus, emporté par l'émotion, il se jeta dans ses bras. Il pleurait presque. C'était sans doute de joie. Le gentilhomme lui rendit son étreinte et se retira très impressionné.

— Quel cœur ! murmurait-il, en descendant l'escalier.

V

Daniel rejoignit à la gare sa femme et ses enfants, et le lendemain matin, ils prenaient le train qui devait les déposer à Bordeaux dans la soirée. Le voyage fut très gai. Daniel n'avait pas parlé à sa femme du placement fait chez son ami Roustan, afin de lui enlever une préoccupation et une inquiétude, car, ne connaissant pas le banquier, comme il croyait le connaître, n'ayant pas été à même d'apprécier comme lui les capacités financières du directeur de la banque des Deux-Mondes, elle aurait pu concevoir des craintes. Quant à lui, il partait avec une confiance absolue, non seulement dans l'honnêteté de son ami, mais aussi dans son habileté. Sa sécurité était parfaite. Il croyait son argent placé aussi sûrement chez Roustan que dans les caisses de l'Etat ou dans les caves de la Banque de France.

C'était lui qui avait eu l'idée de partir pour le Mexique. Tourmenté par son désir d'accomplir les promesses faites à son ami, il avait saisi l'occasion aux cheveux. La lettre du notaire, sans être très explicite, lui parlait de difficultés éventuelles, des pertes énormes qu'il faudrait subir si on vendait, les terrains n'étant pas encore en pleine exploitation, il fallait au moins deux ou trois ans d'administration, de soins encore pour donner à l'héritage toute sa valeur, qui pouvait devenir considérable. L'ainé des Serves y avait usé sa vie et épuisé sa fortune. Il mourait au moment de récolter ce qu'il avait semé. La moisson était prochaine. Il ne fallait pas la laisser faire à des étrangers. Daniel avait lu et relu cette lettre à sa femme, toujours avec l'arrière-pensée qui le dominait. Tous les deux en avaient pesé les termes. Il n'osait pas se prononcer.

— Ce serait bien malheureux, disait-il, de perdre ces richesses qu'on nous annonce. Nous avons deux enfants.

Anne de Serves ne répondait pas. Elle tremblait d'être obligée de se séparer de son mari.

— En effet, murmura-t-elle seulement ; mais comment faire ?

Ce fut au tour de Daniel de garder le silence.

— Oui, comment faire, voilà ? Envoyé quelqu'un.

— Qui ?

— Oui, qui ? ce n'est pas commode. Il faudrait un homme dans lequel on aurait une confiance absolue, puis habile, capable.

— Ce n'est pas facile à trouver.

Il y eut quelques minutes de silence.

Puis le mari insinua :

— Si je partais ?

— Toi ? nous laisser ! J'aime mieux abandonner l'héritage, s'écria aussitôt la femme.

Daniel répliqua encore.

— Et qui t'empêcherait de m'accompagner ?

— Tu n'y penses pas, mon ami. Un voyage, long, fatigant, coûteux. Il faut emmener la nourrice.

— Qu'importe ? Si nous le rattrapons au centuple. Est-ce une vie de nous *cassiner* ici dans ce trou de Sologne où on ne voit personne ? La modicité de nos revenus nous empêche d'aller ailleurs, nous cloue là pour ainsi

dire. Raoul va être en âge bientôt d'aller en pension. Il faudra nous séparer de lui, l'envoyer loin ; et Alice, quelle jeunesse lui est réservée au milieu des loups ! C'est surtout à eux que je pense.

— Mais au Mexique nous serons plus loin encore de la civilisation.

— Mon intention n'est pas de rester en Amérique, mais de revenir en France et de me fixer à Paris.

Mme de Serves tressaillit. Paris ! Il y a longtemps qu'elle en rêvait !

— Avec la fortune de mon frère réalisée nous le pourrions, poursuivit Daniel. A Paris, nos enfants ne nous quitteront pas, nous pourrions surveiller nous-même leur éducation. Raoul sera mis dans une pension, où il nous rentrera tous les soirs. Puis, nous verrons le monde. Nous recevrons. Alice pourra trouver un mari autre qu'un fermier. Elle n'est pas faite pour végéter toute sa vie dans une campagne. Et toi même, chère femme, tu trouveras enfin le cadre qui te convient, le succès que ta beauté mérite.

Anne sourit.

— Oh ! s'il n'y avait que moi, murmura-t-elle.

Mais Daniel se récria.

— Et pourquoi donc ? Lui d'abord serait très aise de la produire en public, de montrer à tous quel trésor il possédait.

Mme de Serves continua à sourire ; mais le programme développé par son mari était trop séduisant pour ne pas la tenter. Elle aussi ne voulait pas se séparer de ses enfants. Elle aussi avait des trésors à montrer aux autres mères, Raoul et Alice.

— Nous ferons ce que tu voudras, répondit-elle, mais pour ce voyage il nous faudra beaucoup d'argent, comment allons-nous faire ?

Daniel secoua la tête.

— Comment nous allons faire ? Puisque nous ne devons pas revenir en Sologne, à quoi bon garder des propriétés qui ne rapportent presque rien ?

— Tu veux vendre ?

— Avec ton approbation.

— Tout ce que tu feras sera bien fait.

M. de Serves se mit aussitôt en campagne. Il venait d'arriver dans le pays un ancien négociant parisien, retiré des affaires, très riche, qui cherchait à acheter un château et un domaine, comme il disait. Daniel et lui s'entendirent facilement. Après quelques séances de discussion, tout fut terminé. Un notaire bacla les actes, et huit jours après la famille de Serves pouvait se mettre en route.

— Je vais placer cinq cent mille francs, avait dit le gentilhomme à sa femme. Nous garderons le reste pour le voyage.

Nous avons vu en quelles mains l'argent avait été confié. Le voyage se passa sans incidents. La traversée n'avait pas trop fatigué la femme et les enfants. Néanmoins, avant de se remettre en route pour gagner Puebla, Daniel fit faire à la petite famille une halte de quelques jours. Le pays, quoique brûlé par le soleil, leur parut charmant. Cela les changeait du paysage tranquille et vert de Sologne. On partit la semaine suivante bien portant et dispos. La propriété du frère de Daniel était située à quelques kilomètres de Puebla. On fut obligé de louer une voiture pour s'y rendre.

Le gentilhomme avait demandé au notaire toutes les indications nécessaires. Il serait reçu par l'intendant, un ancien zouave qui s'était amouraché d'une Mexicaine et